MISSION DE SAINT-ALBERT

Nous extrayons quelques notes d'un rapport adressé par le P. Scollen à Mgr Grandin. Ce rapport, daté du 15 septembre 1874, et écrit à Saint-Albert, donne la mesure des dangers et des souffrances de nos Missionnaires dans les missions des prairies.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Grandeur un court récit de ma mission de cet été chez les différentes peuplades qui suivent les buffles à travers la grande prairie. Ce sont les Pieds-Noirs qui ont eu les prémices de ma visite du printemps ; je les ai rencontrés sur mon chemin en me rendant chez les Cris, auxquels le R. P. Leduc m'avait recommandé de donner le plus de temps possible. Parti de notre résidence sur la rivière du Coude, au commencement de mai, escorté par un sauvage de la tribu des Gens-du-sang, sa femme et deux enfants, je courus bientôt un grand danger sur la rivière des Arcs. J'échappai au naufrage par la protection de Dieu, mais tout mon petit bagage, sauf mes livres, fut perdu. Je ne reviendrai pas sur ces détails, dont j'ai entretenu Votre Grandeur dans une lettre précédente. En route pour un camp pied-noir, j'espérais, sur l'affirmation de mon sauvage, l'avoir atteint après quatre jours de marche. Mais grande fut ma déception. Après neuf jours de marche, nous n'avions encore rencontré personne et notre petite provision était épuisée. Un moment je fus découragé, et

je versai des larmes. Je me voyais dans un pays que je ne connaissais pas, sans vivres pour moi et mes quelques compagnons, sans armes pour tuer du gibier, et sans apercevoir à l'horizon les buffles annoncés. Selon le dicton sauvage : j'avais *le cœur bien bas,* et je n'étais pas le seul.

Je me suis couché bien triste ce soir-là ; mais avant de m'endormir je me suis recommandé avec une grande confiance à la Providence, qui m'avait déjà fait échapper à un danger bien plus grave. Le lendemain, à la pointe du jour, le sauvage m'appelle et m'annonce qu'il a aperçu une bande de buffles tout proche de notre campement ; je fais quelques pas pour vérifier le fait, et je vois une vingtaine de ces animaux étendus non loin de là. Mais que faire ? Nous n'avions pas de fusils, et l'emploi des stratagèmes était bien inutile. Cependant, en présence d'une si bonne fortune, je voulus tenter un moyen quelconque. Dans le troupeau je remarquai trois petits veaux dont la prise offrait peut-être moins de difficultés. Je monte à cheval, suivi de mon chien, dont l'allure impatiente encourageait mon entreprise. Arrivé sur le troupeau de buffles, aussi proche que possible, je fais signe à mon chien ; il part comme l'éclair et, se jetant au milieu des fuyards, en moins de trois minutes il a saisi et étranglé un buffletin. Nous étions sauvés. Mes sauvages, si tristes auparavant, reprennent toute leur joie. En moins d'une demi-heure nous avions préparé notre cuisine et retrouvé nos forces.

Après cette aventure nous continuons notre marche, toujours dans la même direction, à la recherche du camp annoncé. Un Pied-Noir que nous rencontrâmes deux jours après nous renseigna parfaitement sur la route à suivre, mais nous dit qu'il fallait encore trois grandes journées avant d'arriver.

Le lendemain, nos provisions étaient de nouveau épuisées. Pendant mon sommeil, le sauvage qui me sert de guide part sans rien dire et m'abandonne dans cette immense solitude. Sachant où trouver les gens de sa tribu, et étant sûr de pouvoir les rejoindre dans une journée, il n'a pas voulu jeûner plus longtemps, et moi qui ne peux marcher que lentement avec ma charrette je dois mettre deux jours pour faire le même trajet. Le calcul de mon guide n'était pas mauvais, mais dans quel embarras il me plaçait ! Cette anecdote donne une idée de la reconnaissance des sauvages.

Je continuai ma route le cœur bien triste ; je n'étais pas au bout de mes peines. Ma charrette versa dans une ornière, et il me fallut deux heures pour réparer les désastres et sortir de ce mauvais pas. Le lendemain, vers midi, un homme du camp où je me rendais, averti par mon fuyard de ma détresse, vint à ma rencontre avec des vivres, et, grâce à ce secours, j'arrivais le soir même au camp, où je recevais l'accueil le plus empressé. La plupart des sauvages étaient pour moi de vieilles connaissances.

La bonté de ces pauvres Pieds-Noirs et leur zèle pour se faire instruire me firent bientôt oublier mes mésaventures précédentes. Le vieux chef, Sotena (chef de la pluie), vieillard qui compte soixante-quatorze hivers, ne me quitta pas un moment pendant un mois de pérégrinations ; sa foi et sa simplicité étaient vraiment touchantes !

A la fin de juin je reçus des nouvelles des Cris que je devais visiter. Nous n'étions plus qu'à une journée de marche, aussi je me décidai à leur donner la mission avant qu'ils fussent trop éloignés. Les Pieds-Noirs étaient désolés à la pensée de mon départ. Le vieux chef m'embrassa en pleurant, et tous les sauvages vinrent me faire leurs adieux et m'exprimer leurs regrets. J'étais attendri en

quittant ces pauvres enfants des prairies, dont la compagnie pendant quelques semaines avait été si douce pour moi, et je priai le bon Maître *ut mittat operarios in messem suam*.

Après une forte journée de marche j'arrivai au camp des Cris. Les chrétiens furent aussi heureux que surpris de ma visite, car ils n'avaient pas reçu de mes nouvelles depuis l'hiver dernier. Mais quel camp je trouvais là ! Sur deux cents loges, il n'y avait que quarante loges de chrétiens ; les autres étaient habitées par des infidèles qui détestaient la religion et le prêtre. Le dévergondage régnait parmi eux ; ils s'étaient réunis en nombre pour se protéger contre les Pieds-Noirs en cas de guerre. Il m'a donc fallu travailler nuit et jour pour ranimer le zele de nos chrétiens et les garantir de tout péril dans ce milieu mauvais. Le bon Dieu bénit mes efforts ; je fis plusieurs baptêmes et quelques mariages, et tous, a l'exception de deux ou trois intimidés par les infidèles, s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Je réussis à séparer les chrétiens des infideles, ce qui était essentiel pour les préserver du danger des mauvais exemples.

Pendant que j'étais ainsi occupé, je reçus une ambassade, du camp des métis de Saint-Albert qui, ayant appris que j'étais chez les Cris, me suppliaient de leur donner une mission. Je me rendis a leur appel ; plusieurs de ces braves gens n'avaient pas vu de prêtre depuis pres d'un an, aussi mon temps fut utilement employé au milieu d'eux. Au commencement d'août je les quittai avec un sauvage pour aller à la recherche de ceux qu'on appelle dans le pays : Cris du bois. Je les trouvai après quatre jours de marche auprès de la rivière Bataille. Le camp était composé d'environ soixante-dix loges, dont quarante de catholiques, treize de protestants, et le reste d'infidèles. Ils se préparaient à retourner dans la grande prairie, et malgré la

grande fatigue il me fallut rebrousser chemin avec eux. Me voilà donc de nouveau en route, mais les consolations que m'ont procurées ces braves enfants m'ont amplement dédommagé du sacrifice. Le chef de la fraction catholique surtout, Kiskayirr, et sa famille ont donné d'admirables exemples. Je restai avec eux jusqu'à la fin d'août. Il fallut alors penser à revenir à Saint-Albert, que j'avais quitté le 9 avril, et dont j'étais éloigné de 200 milles. Les incidents fâcheux ne me manquèrent pas au retour. Je revins par le lac du Bœuf. Mais au bout de quelques milles j'étais de nouveau abandonné par le sauvage qui me servait de guide. Bien que la paix existe entre les Pieds-Noirs et les Cris, ils ont toujours peur de se rencontrer quand ils ne sont pas en nombre égal. Je pus cependant arriver au lac du Bœuf un dimanche matin, et dire la messe pour une réunion assez nombreuse de métis et de sauvages. Je séjournai là trois jours, m'occupant de nos chrétiens. De là je me rendis à Edmonton, où j'eus l'inexprimable bonheur de rencontrer, pour la première fois depuis cinq mois de solitude, les RR. PP. Leduc et Bonald. Agenouillé dans le sanctuaire de Saint-Joachim, jadis ma demeure, je rendis grâce à Dieu pour l'insigne protection du voyage.

Je terminerai ce récit incomplet, Monseigneur, par quelques réflexions sur le protestantisme, qui redouble ses efforts pour semer l'erreur parmi les sauvages. Il est triste d'avoir à dire qu'il y a dans le pays certains messieurs qui, sans porter le nom de ministres de l'Evangile, se servent de toute espèce de ruses pour entraîner les sauvages du côté des ministres. Pendant la guerre de France, ces derniers disaient aux sauvages que c'en était fait de la religion catholique, et que, pour eux, s'ils désiraient vivre encore et être protégés, ils devaient se faire protestants. Quand le P. Lacombe partit pour le Canada,

les ministres, habiles à exploiter son absence, disaient que le Père était parti dans la crainte d'être puni par le chef anglais qui allait arriver. Les sauvages sont revenus de tous ces mensonges, mais il ne faut pas se dissimuler qu'il nous faudrait plus de moyens d'action pour résister à une propagande diabolique et sauver les âmes en grand nombre. Il faut des Missionnaires zélés qui veuillent se donner la peine d'apprendre toutes les langues ; il faut aussi des établissements fixes chez les sauvages, afin d'en faire de solides chrétiens ; sans cela le bien que le Missionnaire fait en passant est bientôt détruit, et tout est à recommencer l'année d'après.

Agréez, Monseigneur, l'expression de mon respect et de mon amour filial.

Constantin SCOLLEN, O. M. I.
